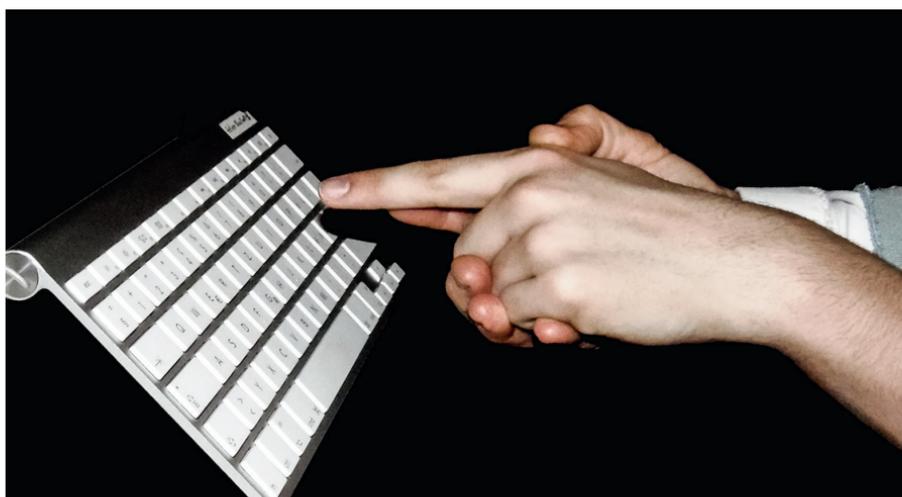


Michel Marcadé

# Au cœur de ton silence

*La Communication Facilitée,  
cette énigme*





## Remerciements

À Julia, Jade, Olivier et Dimitri,  
à Maka, Sophie, James, Yannick et André,  
à Oliviero, Shadia, Anthony, Sirine et Isaline,  
à François, Cristina et Miguel,  
à George, Miralim et Alexandre,  
à Paul Melki<sup>1</sup>  
et à tant d'autres  
qui ont été mes compagnons et mes maîtres  
sans voix, sur ce chemin.

À Anne-Marguerite Vexiau  
qui a courageusement ouvert la voie  
de la Communication Facilitée à la Psychophonie.

---

<sup>1</sup> *Journal de bord d'un détraqué moteur*, P. Melki, Ed. Calmann-Lévy, 2004.



*« La justice selon moi, me dit mon père, est d'honorer le dépositaire à cause du dépôt. Autant que je m'honore moi-même. Car il reflète la même lumière. Aussi peu visible qu'elle soit en lui. La justice est de le considérer comme véhicule et comme chemin. Ma charité c'est de l'accoucher de lui-même. »*

Antoine de St Exupéry



## Préface

*« Comment me suis-je perdue ? Je crois que mon âme est malade, et c'est la maladie la plus grave qui soit. Guérirai-je un jour ? Guérir est ce que je dois à moi-même, et je sais que c'est la chose la plus importante de ma vie »* m'a écrit une patiente autiste, je l'appellerais Eva. C'était il y a bien longtemps, je ne savais pas comment l'aider. Mais ce que dit Eva m'avait convaincue que l'âme était la source de toutes les maladies.

La Communication Facilitée se pratique à l'aide d'un clavier. La personne « facilitatrice » tient légèrement la main du patient qui se déplace sur le clavier et indique ainsi les lettres à écrire. Elle a été expérimentée par un psychiatre américain, au cours des années 1980, qui l'a utilisée avec son fils autiste. Elle s'est répandue dans d'autres pays et en Australie, où Anne-Marguerite Vexiau s'est formée à cette technique. Elle était orthophoniste, et devant la

détresse d'une maman qui la suppliait pour son fils, elle a décidé de faire l'expérience de la Communication Facilitée. J'ai vu pour la première fois Anne-Marguerite Vexiau à la télévision et j'ai apprécié son intervention. Son opposant psychiatre, le Professeur Lelord, n'était manifestement pas en accord avec elle. C'est comme s'il y avait deux psychiatries, celle d'une compréhension rationnelle des phénomènes et des moyens de les traiter, et celle qui aborde les phénomènes en se laissant guider par l'intuition, c'est-à-dire avec l'acceptation de ce qu'il y a de mystérieux dans la vie, comme le magnétisme et la synchronicité.

Plus j'avance dans ma vie, et plus s'impose à moi cette vision de deux consciences, celle « d'en-bas » et celle « d'en-haut ». Celle « d'en-bas » est celle de nos neurones de notre cerveau, celle « d'en-haut » est celle du monde de l'invisible. Nous balançons entre ces deux consciences : notre conscience cérébrale qui tâtonne entre l'observation et l'interprétation et notre conscience « d'en-haut », qui connaît le sens de notre vie. Selon les individus, ces deux consciences s'entrecroisent ou s'ignorent complètement. La Communication Facilitée ne peut être appréciée que par des personnes qui ont un contact avec leur conscience « d'en-haut ». Sinon, cet outil de communication est irrecevable. La conscience « d'en-haut » est toujours en contact avec ce qui est universel.

Quand nous prenons possession de notre corps, nous basculons dans notre conscience cérébrale, qui est supportée par nos neurones. Si ces derniers ne fonctionnent pas ou fonctionnent mal, il nous reste cette conscience universelle qui, elle, connaît tout, voit tout, entend tout. C'est à cette conscience que Françoise Dolto s'adressait quand elle parlait avec les bébés. Et c'est là que les bébés la recevaient. Les deux consciences sont en chacun de nous, celle qui est intellectuelle que nous acquerrons par les neurones, et celle qui est intuitive avec nos expériences spirituelles et la méditation. Dans notre civilisation occidentale, nous développons le mode intellectuel plutôt que le spirituel, parce que nous sommes extravertis. Mais si nous développons notre intériorité, nous resterons en prise avec cette autre conscience, celle de l'invisible. Relativement indépendantes l'une de l'autre, elles fonctionnent en parallèle et sont suffisamment autonomes pour pouvoir chacune se passer de l'autre. La Communication Facilitée offre à la conscience « d'en-haut » un outil pour se manifester.

La Communication Facilitée repose sur une confiance existant entre le « facilité », la personne qui ne parle pas, et le « facilitant », la personne qui l'aide à s'exprimer par le clavier. Le facilitant doit être un avocat, mais sans être un collaborateur. Cette complicité avec lui en ferait plutôt un thérapeute, dans ce monde peu connu de l'autiste. Au niveau du cerveau, la perception des émotions l'emporte sur les

autres processus perceptifs. Chez le tout petit enfant se développent ses émotions par l'instinct et par le besoin. L'enfant autiste est comme un animal sauvage, il ne fait confiance qu'à ceux qui sont dans son monde. Il fait le tri : ceux qui sont dans « son » monde, et ceux qui sont dans « leur » monde. Les émotions sont à l'origine des processus cognitifs qui se développent ensuite au niveau du cerveau. Fondamentalement, il faut que ces représentations mentales soient corrélées à celles qui, moment après moment, constituent la base neurale du Moi. L'activité cérébrale, sous-tendant directement les images mentales, prend place dans les cortex sensoriels fondamentaux. Si notre cerveau se bornait à produire de belles représentations topographiquement organisées, et ne faisait rien d'autres que celles-ci, comment pourrions-nous savoir que ce sont nos images ? Il y manquerait la subjectivité, qui est le facteur de la conscience.

Le thérapeute s'adresse à la subjectivité de la personne facilitée, l'aide à manifester toutes ses angoisses, ses peurs, ses colères, ses attentes, et tout son amour pour les parents qui ne sait pas satisfaire. Entre les deux s'installe un dialogue. L'expérience montre que ce qui s'écrit est totalement inattendu et porteur d'un sens que seule la personne facilitée peut interpréter. C'est une technique qui demande une véritable formation ainsi qu'une probité absolue. Un long entraînement est nécessaire pour arriver à cette

guidance. La personne facilitée donne l'impulsion vers les touches sur le clavier, comme si elle voyait le clavier dans sa tête, et utilise la langue habituelle du thérapeute. Lors d'un voyage en Israël, dans une famille qui ne parlait que l'hébreu, Anne-Marguerite rapporte : « *Noki*, un bébé polyhandicapé de treize mois, au cerveau lésé, sans force, les yeux à peine ouverts, s'est exprimé en français avec moi en frappant sur mon petit clavier : « *Crie que je suis vivant et valable de garder la vie, bute-moi pour jurer de me faire sortir de là* » (Bute-moi : le facilitant a pour « but » de jurer...).

Mon fils autiste, lorsqu'il avait 10 ans environ, faisait des opérations très compliqués, et on lui demandait comment il y parvenait, il avait dit : « *Je ne sais pas, je vois* ». Le « je ne sais pas » faisait appel à sa conscience cérébrale, intellectuelle, et le « je vois » faisait appel à sa conscience spirituelle. Ce « je vois » est une vision immédiate, comme un paysage qui se dessine malgré lui. A un enfant qui ne parlait pas, Anne-Marguerite a demandé, devant l'aisance de son vocabulaire d'où lui venaient les mots, il répondit : « *Je les prend dans la valise qui est dans ta tête.* »

Je citerais une phrase d'un livre autobiographique écrit par une femme autiste qui a réussi à gérer son autisme : « *Les autistes ne sont ni fous, ni idiots, ni des anges, ni des êtres venus d'ailleurs. Ce sont des êtres humains secrètement piégés dans une affectivité mutilée... Si des parents attentionnés le sont*

*suffisamment pour relativiser et maîtriser leurs propres besoins affectifs, ils pourront établir des relations qui tiennent compte de la façon dont leur enfant perçoit le monde. Dans ce cas, ces enfants pourront avoir suffisamment confiance pour trouver le courage de sortir pas à pas, à leur propre rythme, de leur solitude intérieure »* (Donna Williams, *Si on me touche, je n'existe plus*, ed. Robert Laffont 1992 et Poche 2001). L'avantage du thérapeute par rapport aux parents, c'est justement qu'il n'est pas emberlificoté dans ses besoins affectifs, ce qui crée une relation sans contrainte qui favorisera cette confiance.

Donna Williams l'exprime encore : *« Quand j'étais toute petite, tout un univers semblait séparer les autres de "mon monde", où ils n'avaient aucune raison d'être. Peu après, broyée dans une conformité inconsciente, je pus de moins en moins vivre selon ma vraie personnalité dans l'emprise "du monde" et on parla alors de "réussite". Mais les murs avaient été consolidés non pas avec des pansements, mais des blindages en acier et du béton épais. A vingt-deux ans, pour la première de ma vie, j'avais rencontré un semblable. Sans outils, à mains nues, j'avais tenté de me frayer une issue, mais sans succès. A vingt-cinq ans, je fis la connaissance d'un autre "prochain de mon monde"; j'étais alors équipée. De toutes mes forces, j'attaquai ces murs que j'avais si solidement construits. ». C'est au facilitant de s'insinuer dans la*

brèche que le facilité a solidement construite. Un jeune homme autiste, pendant 21 ans en institution spécialisée, la quitte, mutique. Trois ans plus tard à la télévision, lors d'une émission consacrée à l'autisme, il apparaît parlant normalement. Au journaliste qui demandait à la mère quel événement avait déclenché sa parole, celle-ci répondit : « *Il a parlé quand je suis allée dans son monde* ». Le « facilitant », avec la complicité du facilité, est quelqu'un qui fait partie de son monde et du monde des autres. Il a pour fonction de lui servir de point d'appui pour regagner le monde dans lequel il est appelé à vivre.

La Thérapie Comportementale n'a pas les moyens d'agir contre l'angoisse de l'enfant. Elle s'adresse à son corps, pas à son âme. Elle parle seulement de « réussite » comme le dit Donna Williams : « *je pus de moins en moins vivre selon ma vraie personnalité dans l'emprise « du monde » et on parla alors de « réussite* ». Parce qu'il y a le risque que les enfants autistes, lorsqu'ils sont normalement intelligents, sont des enfants qui sont capables de devenir des « robots », c'est-à-dire de se comporter de façon acceptable en société ; mais ils sont intérieurement sans âme, c'est-à-dire sans quelqu'un quelque part, comme le titre du second livre de Donna Williams « *Quelqu'un quelque part* ». L'enfant a réussi à se plier à la Thérapie Comportementale comme un robot ou un perroquet. C'est ce que Donna Williams exprime comme ceci : « *Quand les gens achètent un perroquet, ils s'imaginent*

*qu'ils lui apprendront à parler. Malgré cet enseignement, il apprend (peut-être meurt-il d'ennui ou apprend-il qu'il sera récompensé pour ses prouesses). Les gens sont impressionnés parce qu'ils possèdent alors un perroquet "intelligent". Il "fait des choses". Un spécialiste arrive et annonce que l'animal ne fait qu'imiter. Il n'a pas de langage, seulement la parole. Pourtant le perroquet possédait un langage. Au-delà de ces tours de cirque, il avait toujours eu un langage. Il avait et aura toujours son propre langage » (Donna Williams, *Quelqu'un quelque part*).*

L'action thérapeutique commence quand une complicité peut s'établir avec l'autiste, c'est-à-dire quand le thérapeute devient un élément de son monde intérieur. Et comme le thérapeute est aussi, et toujours, un élément du monde extérieur, c'est aussi une partie du monde extérieur qui pénètre à l'intérieur du monde de l'autiste. C'est par l'intermédiaire de ce double statut d'objet intérieur et d'objet extérieur que le thérapeute va permettre à l'enfant autiste d'appivoiser ce qui lui fait si peur dans le monde extérieur. Ceux qui ont une relation affective avec l'enfant handicapé, tels les parents et les divers soignants, sont remplis d'attentes sur lui selon leur monde. L'enfant, dans son monde à lui, est étranger à ces attentes.

Cet appivoisement est très long. Dans le monde de l'autisme, le temps ne compte pas, car le temps n'a pas commencé. Un autiste n'est pas encore né. Il ne

naîtra même jamais complètement, je veux dire sans aucun problème de comportement. Il est né physiquement bien sûr, mais il n'est pas d'accord avec sa naissance. Il reste en arrière, lové psychiquement au fond de l'utérus maternel. C'est pour cela qu'il est si important (quand il l'accepte !) de toucher son corps, de provoquer des sensations et des mouvements qui vont lui permettre de faire peu à peu cette naissance dont il n'arrive pas à se consoler. Dans l'autisme j'ai constaté en effet qu'il y avait une immense souffrance associée à une incapacité à symboliser la perte du lien physique avec la mère. Ce que confirme la thèse de Francès Tustin, cette psychologue anglaise qui s'est spécialisée dans l'étude de la souffrance spécifique de l'autisme. Elle écrit : *« Les enfants autistiques n'ont jamais atteint ce stade [d'avoir la capacité de garder à l'esprit l'image de la mère absente], si bien qu'ils exigent un contact physique constant et qu'ils entretiennent l'illusion de la présence maternelle par des comportements autistiques qui les empêchent d'utiliser leur véritable mère »*. Ne pouvant se différencier de sa mère, l'être se représente que c'est elle qui le retient, et interprète sa propre impuissance à se séparer comme sa volonté à elle de le retenir. Il se sent interdit de séjour chez lui, parce que sa mère occupe le terrain avec lui. Pour accéder au monde, il doit renoncer à cette symbiose avec sa mère, il doit devenir « séparé », comme l'exprime Jean : *« Ma mère, elle est loin pourtant, mais elle est là en*

*moi, qui m'empêche de m'atteindre, de me toucher moi ».*

L'autiste est à la recherche de son âme. L'âme est en rade, parce que non jointive à un corps qui ne lui appartient pas. La parole est cette jonction entre l'âme et le corps qui fait la source de l'individualité (l'individu – dualité, l'individu est une personne indivise, la dualité faite d'un corps et d'une âme). L'âme n'a pas « pris chair ». L'autiste est un être qui n'a pas souci de son corps, il ne se préoccupe pas de se laver, de s'habiller, de se nourrir ; il est pris dans un corps dont il ne sait pas que faire. La souffrance de l'autiste est irreprésentable dans la logique rationnelle. La logique rationnelle est une donnée du cerveau, c'est-à-dire du corps, mais l'âme est d'une autre nature. C'est pour ça que les traitements sont si inadaptés.

Dans la maladie d'Alzheimer, l'être cherche à se désincarner, comme si la vie avait assez duré ou à cause de la mort qui approche. Il y a comme une résonance avec mort-naissance. Le passage est difficile, comme si ce passage de la naissance et de la mort était toujours un traumatisme. Elisabeth Kubler Ross s'est attachée avec la mort par les soins palliatifs. Moi je me concentre sur le traumatisme de la naissance. L'autisme est un handicap psychique qui freine le développement. L'être est affectivement boiteux. Exister est pour lui le plus grand des risques, et c'est à quoi il aspire justement le plus ardemment. *« Là où ma vie s'échappe, s'effiloche, se dilue. Où il n'y*

*a pas de “je”, de “moi je” assez tenace pour la retenir »,* dit Sophie. Il repousse l'idée de sa naissance. Il n'est pas né. Si on lui explique qu'il est quand même né puisqu'il est là, parmi nous, il répond qu'il a seulement l'air d'être né, mais qu'il n'est pas là, dans son corps. Il se protège contre sa propre existence en reproduisant sans cesse cet état foetal où rien ne se déclenche.

Je n'ai pas d'autre mot à mettre sur cette forme de blocage que celui d'angoisse. Angoisse signifie ici « retenue à vivre ». L'angoisse est une forme de paralysie psychique incompréhensible pour celui qui ne la connaît pas. Les choses sont possibles, mais elles ne se font pas. C'est à l'individu lui-même de faire les gestes nécessaires. S'il ne les fait pas, c'est la souffrance et la mort psychique. La naissance marque le moment où il n'est plus possible d'inverser le processus : le temps est venu, mais le petit d'homme résiste toujours. C'est comme s'il passait la tête à l'air libre et ne se décidait pas à franchir le passage. Avancer aussi bien que reculer serait tout aussi catastrophique. Des mains extérieures vont trancher le dilemme. Le petit sera extrait du ventre maternel : son corps viendra, mais son âme restera en suspens. Son corps est là en effet, mais, lui, n'adhère pas à ce qui lui arrive. Tant que l'on n'est pas d'accord avec sa naissance, le sentiment de sa propre identité ne fait pas partie du registre émotionnel. Comme un animal pris au piège, l'être se débat sans pouvoir s'échapper.

« *Aujourd'hui comme hier je ne peux pas m'échapper de ce que je suis* » dit encore Jean. Le désespoir survient parce qu'il n'y a aucune issue. C'est la liberté ultime de l'être humain d'adhérer ou non à son destin. Moi j'aide les individus à se construire.

La Communication Facilitée aide les personnes qui ne parlent pas, à traiter contre l'angoisse. Elle participe à cette construction de l'être humain. Moi, j'aide à la naissance qui est une mort à ce qu'il y avait avant. C'est un jeune homme qui a dit au facilitant, en Communication Facilitée : « *C'est dur de quitter les amis d'avant !* », phrase énigmatique qui ouvre sur un « avant ». Après la naissance il a perdu son âme. C'est ce que dit Eva : « *Comment me suis-je perdue ? Je crois que mon âme est malade, et c'est la maladie la plus grave qui soit* ». La Communication Facilitée aide à se réapproprier son âme, c'est à ce projet que tous les avocats-facilitants travaillent à stimuler. S'incarner est prendre chair, c'est une âme qui se prend un corps. C'est un combat que tous les autistes ont à mener, car l'autiste n'est pas un perroquet.

Cette aventure d'avocat-facilitant, Michel Marcadé l'a vécue dans le Centre de pédagogie curative où il a exercé en Suisse de 1975 à 2005. Il a rencontré la Communication Facilitée auprès d'Anne-Marguerite Vexiau en 1995, sa foi dans les vertus de cette pratique lui a permis, en tant que praticien et formateur, de constituer au fil du temps une équipe compétente et consciente des limites éthiques de cette

pratique. C'est ce cheminement qu'il nous fait partager au travers du récit d'expériences, de rencontres exemplaires ou particulières qui illustrent toute la difficulté d'entrer dans le monde de l'« autre »...

Geneviève François de Jouvenel,  
docteur en psychologie.

EXTRAIT

